

PIERRE BERGOUNIOUX

« L'ÉCRIT PERMET DE FIXER LES CONTOURS DE NOS JOURS »

par Claire Chazal

Il faut gravir le flanc de la vallée de Chevreuse, du côté de Gif-sur-Yvette, pour arriver chez Pierre Bergounioux, dans une maison habitée par d'innombrables objets d'art africain, masques et statuettes, auxquels répondent quelques-unes de ses sculptures tirées de ferrailles de récupération assemblées au fer à souder.

Car l'auteur de *Miette* l'avoue : il aurait préféré être plasticien, manier la matière, plutôt que de triturer les mots inlassablement, afin de maintenir en vie ces terres pauvres d'où il est issu, ces campagnes de Corrèze auxquelles aucune place n'est faite, selon lui, dans la littérature. Écrire pour rendre compte de la vie modeste des terroirs privés de la culture émancipatrice. Voilà le pourquoi de l'œuvre de Pierre Bergounioux. Une œuvre riche de soixante livres, des écrits autobiographiques et des carnets. Une œuvre politique comme une mise à l'épreuve permanente d'un socle de convictions marxistes.

Aujourd'hui, il publie le cinquième tome de ce journal quotidien tenu depuis 1980. Un volume qui englobe le confinement décrété le 17 mars 2020. Une crise sanitaire qui va plonger l'écrivain dans la peur de perdre certains de ses proches. Les récits sont simples, témoignent de la fragilité du narrateur, de ses allers-retours en RER jusqu'à la capitale, de ses

leviers tôt après des nuits hachées, de son amour de la famille (sa compagne de toujours, ses fils, ses petits-enfants) et de ses bonheurs passés. Tout a basculé, dit-il, quand sa mère a quitté ce monde en 2015, la nuit même des attentats. Une mère qui l'avait entouré de sa bienveillance et avait approuvé

toute sa vie de façon quasi inconditionnelle. Pierre Bergounioux a tenu son journal avant même de publier en 1984, à 35 ans, son premier livre, *Catherine*. Son écriture serrée, juste, ciselée s'est alors imposée. Elle rend compte d'une recherche acharnée de la vérité des sensations. C'est la

plongée au cœur de l'existant de William Faulkner qui l'inspire, mais aussi celle de Claude Simon. S'il prend la plume chaque matin, c'est pour conserver sa mémoire, se prémunir contre la confusion. Et pour témoigner d'un ordre social immuable.

UNE ŒUVRE POLITIQUE, INTIME, SOCIALE



★★★★★
CARNET DE NOTES. 2016-2020
PIERRE BERGOUNIOUX
944 P., VERDIER, 35,50 €

Vous publiez le cinquième tome de vos *Carnets*, une œuvre commencée en 1980. Est-ce une manière pour vous de témoigner du temps qui passe, de ne pas perdre la mémoire ?

• **Pierre Bergounioux.** J'ai deux ennemis : l'oubli et la confusion. Je suis le bénéficiaire, comme vous et le reste de l'espèce pensive, de l'invention de l'écriture, qui est sans doute l'événement le plus important de l'aventure humaine. Lorsque j'ai découvert qu'il y avait un moyen de repousser le monstre qui marche sur nos talons, en tenant registre des jours, je me suis mis à la tâche. Je n'ai plus cessé depuis lors. Mon second ennemi est donc la confusion, le sentiment de flou, d'imperfection, parce qu'on est pris dans l'urgence. La nature du médium qu'est l'écrit permet de fixer, de préciser les contours de nos jours.

On sent, dans ces récits du quotidien, une fragilité physique, vous écrivez même : « J'ai tout eu, je peux bien m'en aller. » Un peu comme si vous aviez en vous attendant à disparaître à chaque instant et qu'écrire servait à faire reculer ce moment...

P.B. Reculer, non, plutôt faire l'inventaire de ce qui nous aura tenu de vie, y compris l'approche de la fin. Notre esprit est aux prises avec ceux qui n'ont pas de vie. Garder les yeux ouverts jusqu'au bout, ne pas baisser les bras, ne pas baisser la nuque... Affronter ce qui vient, quoi que cela puisse être. Porter aussi haut qu'il est possible cette clarté, qui serait de la conscience.

Est-ce aussi « repenser au temps inconcevable de l'enfance et faire le compte des bonheurs passés » ?

P.B. Oui, le bonheur est toujours rétrospectif. Ce n'est qu'après que ce qui nous

a rempli le cœur d'aise nous apparaît dans sa plénitude. J'ai été profondément heureux, particulièrement à l'enfance. J'ai eu le privilège d'avoir une mère à la fois aimante et éclairée. Nos mères nous sauvent en ce qu'elles nous pardonnent, quand on pense avoir épuisé tout le crédit qui nous est alloué à la naissance, on découvre que demeure intacte dans le chaos cette image qui reste gravée dans le cœur maternel. On peut essayer à nouveau de ressembler à cette image qui nous est offerte : le salut.

« HOMÈRE ET FAULKNER SONT DES BORNES MINIÈRES SUR LE CHEMIN DE L'HUMANITÉ »

On vous suit au Collège de France, lors de vos rencontres, dans ce milieu que vous n'avez toujours pas quitté. Écrire, est-ce un moyen pour vous de témoigner de la vie intellectuelle d'une époque ?

P.B. Oui. Je suis le premier de ma lignée à avoir quitté le canton de la Gaule chevelue où un sort ironique m'a fait naître et respirer l'air supérieurement délié de la capitale. J'y ai découvert l'enseignement supérieur. Pour reprendre Giono, oui, Paris jouit d'une certaine estime à nos yeux. Je donnerais cher pour disposer d'un commentaire précis sur le petit monde que j'ai quitté, l'Auvergne. Si quelqu'un d'autre l'avait fait avant moi, je serais en ce moment au bord de ma piscine et non là, courbé comme un manant, sur mon papier. Il ne s'est trouvé personne parmi mes

compatriotes pour poser aux choses énigmatiques, parfois hostiles, la gravissime question de savoir ce qu'elles étaient, ce qu'elles nous voulaient. Interrogez le monde, si vous posez la bonne question, il vous répondra, mais il ne sait pas trouver de devancier pour faire le point et nous communiquer le petit volume broché dans lequel nous découvrons ce qui nous manquait. C'est une importante réclamation que j'adresse aux puissances gardiennes de notre destinée.

On vit le confinement à travers votre livre, était-ce une période angoissante pour vous ?

P.B. Le confinement n'a rien changé pour moi, surtout depuis que je suis retraité de l'enseignement. Par contre, ce qui m'a affecté, c'est le nombre de gens auxquels cette maladie n'a pas pardonné. Le rythme était effrayant.

Vous avez eu peur pour vous-même, vous étiez en colère ?

P.B. J'ai été prudent. Si je dois partir, que ce soit autrement.

Vous racontez vous lever tôt après des nuits courtes, le matin est-il propice à l'écriture ?

P.B. Oui. Proverbe allemand : « Les heures du matin ont de l'or dans la bouche. » On est frais à ce moment-là. On dispose de forces vigoureuses après une nuit souvent laborieuse. C'est le matin qu'on a une chance non nécessairement nulle d'extorquer aux puissances ennemies tel avantage auquel on prétend. C'est comme cela depuis que mon professeur de lycée de Brive-la-Gaillarde m'a expédié en internat. Ça a été mon chemin de Damas. J'y ai découvert qu'il n'était pas entièrement exclu de marier la chose et

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1949

Naissance à Brive-la-Gaillarde. Agrégé de lettres modernes, cet ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud va devenir professeur de français au collège, en banlieue parisienne. Il a par ailleurs une passion pour les arts (la sculpture, en premier lieu), la lecture et la pêche à la truite.

1995

Remarqué en 1984 à la parution, chez Gallimard, de son premier livre (*Catherine*), Pierre Bergounioux signe de nombreux ouvrages parmi lesquels *L'Orphelin* ou *Le Grand Sylvain*. On lui doit aussi l'admirable *Miette* auquel, des années plus tard, il lui sera fait un clin d'œil avec le titre de l'autobiographie, de la starlette de la télé-réalité Loana, *Elle m'appelait... Miette*.

2006

Parution du premier volet de l'entreprise *Carnet de notes*, qui n'était pas (officiellement) prévue à la publication. Ce journal (entamé en 1980), reposant pour l'essentiel sur l'évocation du quotidien le plus prosaïque de l'auteur, va pourtant faire partie intégrante de son œuvre littéraire. Cinq volumes sont disponibles – dont le dernier couvre les années 2016 à 2020.

l'idée qu'on s'en fait dans la clarté nuptiale de l'évidence.

Ce carnet que nous découvrons, une fois que vous le commencez le matin, vous ne le reprenez pas dans la journée ?

P.B. Ah ! il ne faut absolument pas. Le seul qualifié pour juger de l'instant est celui qui le vit, c'est lui qui est affecté par l'événement, le trouble par lequel il est saisi fait partie intégrante du monde dans lequel il vit. Si vous repreniez ce texte, il ne serait plus sincère ! Ce serait une description froide, impartiale, objective, inappropriée à ce que nous avons vécu.

Ce style immédiat des carnets, qui tend vers une narration simple, tranche avec votre style habituel, plus ciselé...

P.B. Je n'ai pas eu envie de reproduire cette écriture ciselée. Dans ces carnets, il est question de ma vie, de la poussière d'événements dans des faits. Prétendre élever les regards au-delà du cercle extrêmement exigü de la vie ordinaire que je mène et interroger des puissances qui me dominent de la tête et des épaules et qui me prescrivent des temps

différents de ce qui leur est assorti relève de l'orgueil. Lorsque j'évoque des événements colossaux – puisque je me sens comptable de tout ce qui a pu se produire à un moment ou à un autre dans l'histoire du pays ou du monde –, je me dois de ne rester point inégal à quelque chose qui domine le paysage, remplit l'horizon. À ce moment-là, j'ai un style différent de celui que je ne crois pas ne pas pouvoir ou devoir adopter lorsque j'évoque le fait que je fais ma lessive, mes courses...

On rentre dans votre vie quotidienne avec vos proches. Ont-ils accepté de figurer dans vos carnets ?

P.B. Mes enfants sont restés à la maison pendant vingt ans sans se douter que leur père, le matin, notait la teneur de la journée de la veille, ils sont tombés un peu de haut. On ne parle pas de ce que j'écris. Je ne sais pas s'ils sont habitués. Ils savent que leur père est un grand maniaque qui note tout. Rien n'est plus terrible que de se voir juger par un proche, c'est comme s'amuser avec des cartouches de dynamite allumées ou voir des scies circulaires sortir de leurs axes. Cela fait partie des dangers de la littérature qui ne

sont pas là où on les attendrait. Je le dis en toute simplicité : j'ai des rapports iréniques que ce soit avec la Haute-Corrézienne que j'ai épousée ou avec les banlieusards qu'elle a mis au monde.

Vous comprenez que cela puisse blesser ?

P.B. Parfaitement, mais ça ne me décourage pas d'écrire car, simultanément, je ressens le besoin d'être fixé sur ce qui s'est passé. Qu'à mon dernier instant je ne sois pas face à ce qui a eu lieu, comme l'enfant qui vient de naître.

Avez-vous conservé votre amour de la nature ?

P.B. Oui, mais c'est un truc de plouc ! À quoi bon s'inquiéter de l'état du ciel quand il n'est sans aucune espèce d'incidence ? C'est un petit bonheur, mais je le prends pour ce qu'il est : un travers. Contrairement à ce que dit Danton : on emporte la terre de son pays à la semelle de ses souliers. Je me fais souvent cette réflexion, surtout quand je suis dans certains arrondissements parisiens : je me trouve transi du sentiment d'indignité que, tous dans ces départements déshérités, nous éprouvions lorsqu'on entendait « c'était à la radio », « on l'a vu à TF1 ». Il y avait deux langages qui avaient cours sur le monde : le nôtre, qui ne valait que dans les limites du canton, et celui, officiel, de la capitale, qui était positionnel d'existence. Imaginez-vous le déchirement que pouvait induire le fait qu'on soupçonnait tout ce qu'on disait de ne pas être conforme à la nature des choses alors qu'on n'avait pas accès à la source dont ces choses tiraient leur nature !

Sur les cinq années racontées dans ce dernier tome de vos carnets, laquelle fut la plus mémorable ?

P.B. Le seul événement dramatique auquel je ne me suis toujours pas fait, c'est la disparition de ma mère en 2015, la nuit même des attentats. Après, le ciel m'a paru moins bleu, plus sombre. Nos mères osent nous quitter, nous abandonner. Aussi longtemps qu'elle était là, je m'accommodais tout à fait de pensées que n'aurait pas reniées un enfant de 6 ans. Je n'avais plus son regard bienveillant.

Avez-vous ressenti cette injonction en tant que père ?

P.B. Non. Un jour, l'un de mes fils m'a confié qu'il me trouvait très sévère, je n'en avais pas conscience.



Vous avez écrit sur les lundis de l'enfance, ce carnet comporte-t-il des jours préférés ?

P.B. Il y a des heures qui l'emportent sur toutes les autres, en particulier le retour au temps de l'enfance. Je me suis trompé de carrière car, si j'avais suivi ma pente naturelle, je serais devenu plasticien. Je le dis sans vanité. Mais comment voulez-vous devenir plasticien quand vous sortez d'une préfecture du Sud-Ouest ? La cause était perdue avant même d'être entendue. Quand je rentre au pays, je peux à nouveau me sacrifier à ces passions archaïques. J'ai fréquenté de vrais artistes pendant une quinzaine d'années. Je me suis trompé de porte : ce n'est pas comme prof que j'aurais dû entrer aux Beaux-Arts de Paris. J'ai bien vu que, grâce aux travaux de certains collègues, le monde n'était plus le même ! En tant qu'enseignant, je ne peux changer que l'horizon de la pensée. La réflexion est une douleur. Penser est une souffrance. Un plasticien connaît des joies que ne procurent pas l'écriture ou la lecture. J'adore lire car quelqu'un d'autre s'est pris la peine d'interroger le monde ennemi et de lui extorquer le mot approprié. Lire est un délice tandis qu'écrire est une peine mâtinée de désespoir car on ne peut pas ne pas percevoir le gouffre entre tout ce qui environne l'esprit et la fragilité, la précarité. Quand je suis courbé sur mon papier avec ma plume, j'ai envie de pleurer.

Dans ces carnets, on vous découvre grand lecteur qui picore, passe d'un livre à l'autre...

P.B. J'applique les principes de l'utilité décroissante de la théorie néoclassique de l'économie. Le matin, quand je n'ai pas de

papier à noircir, je m'emprunte des livres difficiles qui m'opposent des difficultés presque inexpugnables. Mes forces déclinent, je comprends que je ne suis plus de taille à jouter avec l'auteur auquel je me suis frotté, je m'adresse à d'autres lectures comme George Sand, qui m'inspire une grande sympathie. Il y a des figures qui me sont spontanément sympathiques et d'autres spontanément hostiles... et réciproquement ! Il m'est très souvent arrivé de me tromper.

Étiez-vous lecteur de correspondances, de journaux comme ceux de Proust, par exemple ?

P.B. Oui. La littérature a été pour l'essentiel le fait de gens qui ont été quittes de tristes soins de la vie ordinaire. Quand vous regardez la grande littérature française ou étrangère du xx^e siècle, il s'agit pour la plupart de grands bourgeois.

Écrire quotidiennement vous a-t-il aidé à écrire le reste de votre œuvre ?

P.B. Oui. J'ai commencé par tenir un registre de mes journées avant d'écrire des récits.

Vous avez déjà pensé à abandonner ?

P.B. Oui, la tentation est énorme d'abandonner à d'autres le soin de porter au jour



LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL



L'ENVERS DU POÈTE

Le mystère et l'aura d'Arthur Rimbaud sont tels que l'on ne se lasse pas de vouloir trouver des clés. Jean Rouaud, vient nous en fournir,

avec *La Constellation Rimbaud*. C'est ainsi qu'il nous emmène dans tous les lieux hantés par l'auteur du *Bateau ivre*: de Charleville à Bruxelles, Londres, jusqu'à Chypre, Aden, Harar et la mort à Marseille. Une errance qui le ramène régulièrement à la mère, la revêche et passionnée Vitalie. Car outre la géographie, la galaxie humaine de Rimbaud nous éclaire sur la personnalité du poète : son frère Frédéric, de qui il est si proche dans l'enfance, son ami Ernest Delahaye ou son professeur Georges Izambard, qui réalisent à quel génie précoce ils ont affaire. Un génie, et un voyou

rebelle, toujours prêt à se bagarrer. Sa sœur Isabelle, qui va s'occuper de lui jusqu'à la fin, pense que la poésie ne l'a jamais quitté. Et pourtant, Rimbaud achève son œuvre à 20 ans, sans doute découragé par le progrès technique envahissant : « *Il faut être absolument moderne* » sera la dernière phrase d'*Une saison en enfer*.

★★★★☆

LA CONSTELLATION RIMBAUD

JEAN ROUAUD

180 P., GRASSET/ESSAIS FRANÇAIS, 18 €

la teneur de l'affaire. J'avais constaté enfant que ceux qui auraient pu se prononcer en leur âme et conscience sur ce qui nous arrivait se désintéressaient totalement de ce qui pouvait nous arriver dans notre coin. Dès que j'ai su lire, tous les livres que je lisais parlaient d'ailleurs de gens que je ne connaissais pas, qui différaient totalement de ce que j'avais connu jusqu'ici. J'ai essayé de « faire le boulot », de parler de ce que je connaissais, sachant que je n'étais pas forcément de taille. Il est aussi malaisé de statuer sur les campagnes pauvres que sur Paris qui est, à mes yeux, une ville légendée.

Il est en effet difficile de bien écrire...

P.B. Il est difficile de dire la chose, quelle qu'elle soit. Sachant que des choses ont déjà été décapées, polies par nos prédécesseurs. Je me sens comme un rescapé des campagnes à qui l'idée saugrenue vient de les soumettre aux traitements dont seules faisaient l'objet les villes. Il me semble que l'heure et l'endroit impriment à notre expérience une coloration, des particularités, qui sont principalement ce que l'on ressent même si en faisant un pas en arrière on y découvre ces invariants d'une même condition humaine. Il y a des

choses que je retrouve cinq siècles plus tard chez Montaigne et que je chercherais en vain sous la plume de saint Simon.

Votre écriture est très recherchée et peut paraître ardue à lire. En avez-vous conscience ?

P.B. Je donnerais tout pour faire des phrases plus simples, mais j'ai le sentiment que la chose et les démêlées qu'on peut avoir avec elles nous obligent à attaquer de biais, à passer par-dessous ou sur les côtés. Cela relève de la stratégie si, véritablement, on a la prétention de venir à bout en pensée de ce qui s'oppose méchamment.

Vous avez dit par le passé vous être senti écrasé par de grands auteurs, notamment William Faulkner, est-ce toujours le cas ?

P.B. Avec Faulkner, on est dans une vérité qui a échappé au genre humain du moment où on a trouvé des hommes pour rendre compte des actes d'autres hommes. Il y a deux types de récits : Homère, qui correspond au style rationnel, on comprend les actes d'Ulysse. Puis vient Faulkner, qui dépouille la superbe du narrateur, qui sait et comprend tout. Ce

sont des bornes minières sur le chemin de l'humanité. Ils sont inévitables.

Vous les retrouvez dans la littérature contemporaine ?

P.B. Je pense que ceux dont les textes me parlent ont pris acte comme moi de ce qui existait sur la longue route, des figures qu'on ne peut pas contourner et qui nous rappellent qu'après leur passage rien n'est plus tout à fait pareil.

Claude Simon fait partie de ceux-là ?

P.B. Claude Simon est un adepte de Faulkner. Ce qui fait sa force, c'est que pour la première fois nous avons une vision de vaincu. Il n'y a pas de peuple plus biblique que nous. Depuis la Gaule préromaine, nous n'avons cessé d'importuner nos voisins.

Les jeunes auteurs vous paraissent intéressants ?

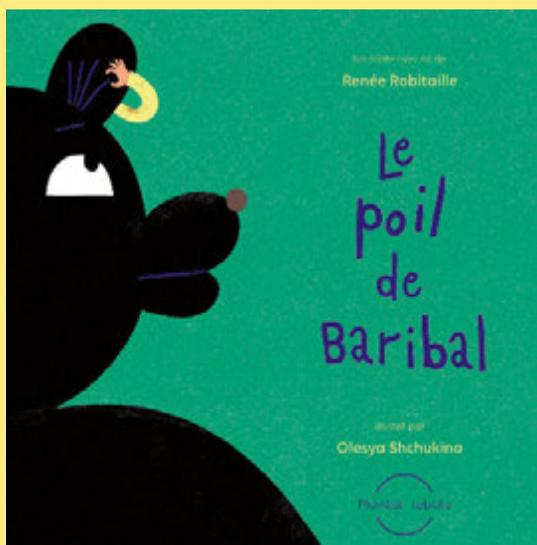
P.B. Oui. Les femmes sont massivement entrées dans la danse, il était temps !

Propos recueillis par Claire Chazal

Photos : Franck Ferville pour Lire Magazine littéraire

« Un ouvrage d'une grande fraîcheur. »

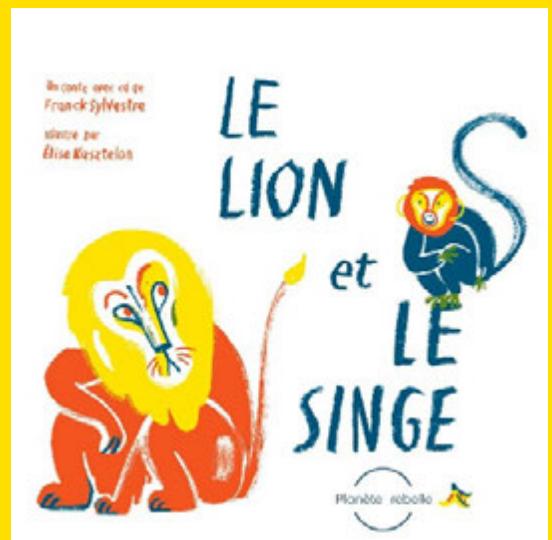
Les libraires



Renée Robitaille et Olesya Shchukina

LE POIL DE BARIBAL | Livre-CD | 5-8 ans
Planète rebelle | 32 p. | 19,95 €

Retrouvez tous nos contes sur Munki,
la bibliothèque sonore des enfants.



Franck Sylvestre et Élise Kasztelan | **LE LION ET LE SINGE**
Livre-CD | 3-6 ans | Planète rebelle | 32 p. | 19,95 €